

L'intelligence de la main

Bernard N. Schumacher

Le travail manuel est au cœur même de l'humanisation de l'être humain en ce qu'il renforce le lien essentiel qui existe entre la main et la parole : l'intelligence.

Sisyphé est condamné par les dieux à rouler un rocher jusqu'au sommet d'une montagne d'où il finit toujours par dégringoler. Lorsqu'il redescend le chercher, il arbore « un visage qui peine si près des pierres [qu'il] est déjà pierre lui-même »¹. Ayant « conscience » de son labeur et d'un tourment sans fin, privé de sens et d'espoir, il est décrit comme « le travailleur inutile des enfers »².

Albert Camus rejoint la tradition grecque qui voit dans le travail un asservissement, une perte de liberté. En revanche, le travail de la conscience ou de l'esprit permet de s'humaniser. Certes, le travail et la production d'œuvres sont nécessaires à l'être humain, souligne Hannah Arendt dans son ouvrage *Condition de l'homme moderne*, parce qu'ils contribuent à sa survie et à son appartenance au monde. Toutefois, vivre en tant qu'homme et femme, c'est être parmi les êtres humains, en exerçant son agir, en participant à la vie politique, en nourrissant la vie de l'esprit. Or, si cette conscience que l'homme a de son labeur rend la condition de l'ouvrier tragique, comme le voit Albert Camus dans l'exemple de Sisyphé, elle lui permet cependant d'échapper à sa chosification, car son labeur n'aura pas broyé ce qui fait de lui un être humain.

Où se trouve donc le travail manuel dans cette considération de l'humanisation et la déshumanisation de l'action d'un individu ? La main n'est-elle qu'un instrument mécanique à la fonction bien définie ? Ou n'est-elle pas plutôt « l'instrument » par excellence de l'expression de l'intelligence, de la capacité dont dispose l'être humain de transformer le monde et de faire montre de créativité ? C'est du moins ce qu'affirme Martin Heidegger : « La main forme avec la parole le trait essentiel de l'homme » ; « seul l'étant qui, comme l'homme < a > la parole, peut et doit < avoir > également une

main ». Car ce n'est « qu'à partir de la parole et avec la parole que surgit la main »³. La parole confère à la main une portée symbolique, tandis que la main donne une réalité aux idées que véhicule le langage. La parole et la main incarnent les deux modes d'être essentiels de l'être humain : par la parole, une personne peut indifféremment s'adresser au monde ou parler de ce monde à portée de main qu'elle est capable de transformer en faisant usage de sa main.

Connaître en faisant

Cet usage, corrélé à l'intelligence, n'a cependant rien d'inné. Il se perfectionne, au plan pratique comme au plan technique, grâce à la répétition de gestes et d'actes qui permettent d'acquérir « une pratique qualifiée »⁴, au sens de l'*habitus* aristotélicien. Voilà qui cependant est en général décrié par les pédagogues, lesquels redoutent la routine, « l'apprentissage répétitif »⁵. Or, il ne s'agit pas de cela dans le travail manuel. Richard Sennett, à propos de la conception assistée par ordinateur dans le cadre de l'enseignement de l'architecture, montre l'importance de la répétition du geste de la main. Pas question de faire d'abord puis de réfléchir, pas non plus de réfléchir puis de faire, mais bien plutôt de connaître en faisant : on apprend à connaître un terrain en le dessinant à maintes reprises.

Ce qui est vrai au sujet de l'apprentissage d'un travail manuel l'est tout autant au sujet de celui d'un instrument de musique. La répétition des gestes y joue un rôle décisif : « En tant qu'interprète, au bout de mes doigts, je fais l'expérience de l'erreur : une erreur que je chercherai à corriger. J'ai une norme de ce qui doit être, mais ma véracité réside dans le simple constat que je commets des erreurs. » Richard Sennett ajoute que « des mouvements chèrement acquis

1 Camus (1972), p. 163.

2 Ibid., p. 161.

3 Heidegger (2011), p. 132.

4 Sennett (2010), p. 55.

5 Ibid., p. 56.

s'enracinent toujours plus profondément dans le corps »⁶. On pourrait dire que, dans le travail de la main, l'intelligence se trouve en quelque sorte au bout des doigts. Sans oublier que l'apprentissage du geste prépare également à l'exercice de la liberté sur le plan éthique – dans le cadre, par exemple, d'une éthique des vertus. L'éthique nécessite de constants ajustements par rapport à la norme générale, en exerçant son discernement et en procédant à une délibération en fonction des cas, tous particuliers, que l'on rencontre.

Outre la répétition des gestes et des actes qui le caractérise, l'apprentissage du travail manuel procède d'une méthode inductive, non déductive. Or, cette dernière prédomine aujourd'hui : il n'est qu'à songer aux protocoles, si présents dans le monde du travail. Ce que nous devons apprendre avant de pouvoir faire, nous l'apprenons en faisant. Les néophytes procèdent par tâtonnements jusqu'à correctement réaliser ce qu'il convient de faire. Ces personnes ont besoin d'un maître, d'une pédagogue qui leur indique la voie. Au cours de leur apprentissage, faire l'expérience de l'erreur leur est fondamentale. Tant que les personnes qui jouent d'un instrument de musique n'ont pas conscience que leur note est imparfaite, elles ne peuvent faire aucun progrès. Constaté leur erreur leur permet de s'efforcer de la corriger, donc de progresser.

Il en va de même pour le travail manuel. La technique progresse grâce à la connaissance de la bonne façon de faire (le principe) et de la pratique, en faisant l'expérience de la commission d'erreurs. C'est aussi vrai de l'apprentissage de la délibération dans le domaine éthique. On y a affaire à des faits non pas nécessaires, mais généraux. Dès lors, il faut se contenter de règles générales qui n'indiquent pas que faire dans telle situation particulière, avec telle personne. C'est en faisant appel à la prudence qu'il s'agit de délibérer, de discerner ce qui convient, en ayant toujours à l'esprit ce qu'est la règle générale.

S'humaniser

Cet apprentissage de l'intelligence de la main est par ailleurs essentiel en vue de l'humanisation de l'individu. Jean-Jacques Rousseau le voit bien lorsqu'il défend la nécessité de confronter l'enfant à des tâches pratiques dès qu'il est à même de juger ce qui lui convient et ce qui ne lui convient pas en général. Les bénéfices sont divers. L'enfant apprend « à faire ce qui ne lui plaît pas pour prévenir un mal qui lui déplairait davantage »⁷ ; à être heureux, c'est-à-dire à se satisfaire de choses comme « la santé, la liberté, le nécessaire »⁸ ; à anticiper ses besoins avant de souffrir du manque ; à développer adresse et industrie, le sens du goût et de l'élégance. Le but n'est pas d'être efficace ou d'apprendre un métier, mais bien de s'humaniser : « Nous ne

sommes pas [seulement] apprentis ouvriers, nous sommes apprentis hommes »⁹. Le philosophe note à cet égard l'importance du travail manuel, tout aussi essentiel que l'est la formation de l'esprit. En effet, exercice du corps et travail des mains doivent susciter le goût de la réflexion et du jugement : « Il faut qu'il travaille en paysan et qu'il pense en philosophe »¹⁰.

Ultime bienfait du travail manuel : il permet de ne pas se cantonner au monde de l'esprit seul. Il rappelle à l'être humain sa nature profonde : un être vivant mortel, à la nature spécifique, comme tout autre être vivant. Un être mortel qui a le devoir de transformer le monde pour assurer son existence, et y inscrire des œuvres destinées à durer. Ainsi, tout en s'humanisant par le biais du travail manuel, l'individu humanise le monde dans lequel il habite non en étranger, mais en hôte, un monde transformé en un lieu hospitalier où il ne fait pas que survivre, mais où il vit. Plus qu'un simple abri, le monde devient « maison » dans le sens d'un chez-soi, d'une demeure.

Le travail – et on a tendance à l'oublier dans le monde de l'esprit – implique, d'après Simone Weil, de « mettre son propre être, âme et chair, dans le circuit de la matière inerte »¹¹ pour la transformer. « Le travailleur fait de son corps et de son âme un appendice de l'outil qu'il manie. Les mouvements du corps et l'attention de l'esprit sont fonction des exigences de l'outil, qui lui-même est adapté à la matière du travail. »¹² Le développement de l'intelligence de la main permet en outre de s'arracher à un moi qui ne cesse de tout ramener à soi. Le travail manuel décentre l'être humain de lui-même. Il est l'expression d'un consentement renouvelé chaque jour à la vie et au réel qui ne dépend pas de soi. Voilà pourquoi la philosophe en arrive à cette conclusion : « Il est facile de définir la place que doit occuper le travail physique dans une vie sociale (...). Il doit en être le centre spirituel »¹³.

Le travail manuel n'est donc pas en soi déshumanisant, comme semble le sous-entendre Albert Camus. Il est, au contraire, au cœur même de l'humanisation de l'être humain en ce qu'il renforce le lien essentiel qui existe entre la main et la parole : l'intelligence. Il peut toutefois s'avérer déshumanisant dès lors que le geste ne traduit plus l'intelligence et que le monde tel qu'il est transformé n'abrite plus des œuvres conçues pour le rendre hospitalier et pouvoir y habiter. L'authentique travail manuel permet de faire l'expérience de la réalité des choses, et de la limite de l'être humain face au réel.

Ce qu'exprime ainsi le poète Charles-Ferdinand Ramuz : « Je n'aime plus que les conversations avec les gens de métier. Et qui aiment leur métier. Contact direct d'eux aux

6 Ibid., p. 219.
7 Rousseau (2009), p. 254.
8 Ibid.

9 Ibid., p. 290.
10 Ibid., p. 292.
11 Weil (1999), p. 1217.
12 Ibid., pp. 1217–1218.
13 Ibid., p. 1218.

choses. Contact direct par-là d'eux à moi »¹⁴. C'est selon lui, dans le consentement à la réalité première que l'être humain tire sa grandeur (et son humanisation, pourrait-on extrapoler). « Ceux qui vivent dans la nature, et qui se sentent ainsi à chaque instant < dépassés > et dépassés par elle en tous sens, dans ses dimensions, dans son mystère, dans sa toute-puissance, mais par-là augmentés et anoblis. »¹⁵ De ce dépassement peut justement naître la contemplation qui s'enracine toujours dans le réel et l'action, tout comme l'intelligence de la main et le travail manuel.

●

Références

- Camus, Albert (1972) : Le mythe de Sisyphe. Paris, Gallimard.
- Heidegger, Martin (2011) : Parménide. Traduit par Thomas Piel. Paris, Gallimard.
- Ramuz, Charles-Ferdinand (1968) : Besoin de grandeur, dans : Œuvres complètes. Lausanne, Rencontre.
- Ramuz, Charles-Ferdinand (1978) : Journal, tome II. Lausanne, Éditions de L'Aire.
- Rousseau, Jean-Jacques (2009) : Émile ou de l'éducation. Paris, Gallimard.
- Sennett, Richard (2010) : Ce que sait la main. Traduit par Pierre-Emmanuel Dauzat. Paris, Albin Michel.
- Weil, Simone (1999) : L'enracinement, dans : Œuvres complètes. Paris, Gallimard.

DOI

10.5281/zenodo.15489981

L'auteur

Bernard N. Schumacher est philosophe et professeur titulaire à l'Université de Fribourg où il est le coordinateur de l'Institut interdisciplinaire d'éthique et des droits de l'homme. Il s'intéresse à l'anthropologie philosophique et à l'éthique. Il a publié récemment *Le temps du mourir* (2022) et *La pudeur dans les soins* (2021).



Zusammenfassung

Handarbeit im eigentlichen Sinn macht die Kultivierung des Menschen erst möglich. Sie formt unsere Intelligenz, dieses Bindeglied zwischen der Hand und der Sprache. Von Hand erschaffene Werke können aber auch «ent-menschlichen», dann nämlich, wenn die Welt gedankenlos verändert wird, sodass sie nicht mehr lebenswert scheint, nicht mehr bewohnbar ist. Die Arbeit mit den Händen lässt uns das Wesentliche der Dinge erkennen, lässt uns die realen Grenzen des Menschseins buchstäblich begreifen. Anders als heute oft üblich, erfolgt die Arbeit von Hand induktiv, nicht deduktiv. Und so perfektionieren wir unsere Handfertigkeit von Geburt an, sowohl auf praktischer als auch auf technischer Ebene, durch die Repetition von Handlungsabläufen und Gesten.

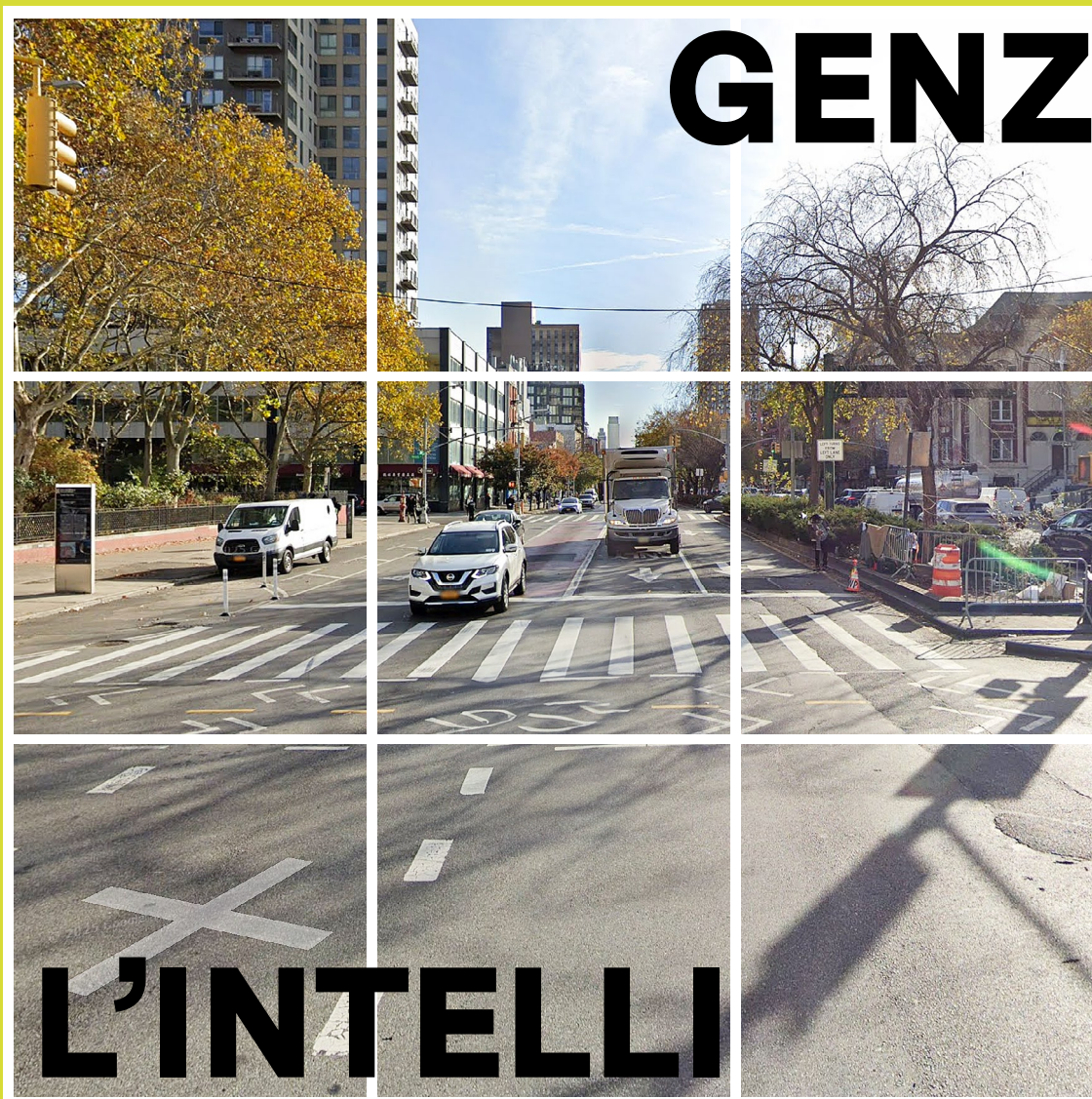
14 Ramuz (1978), Journal, p. 385.

15 Ramuz (1968), p. 274.

SAGW-Bulletin

1 | 2025

INTELLI GENZ



L'INTELLI GENCE

L'intelligence au Moyen Âge p. 18

Was die Künstliche über die menschliche Intelligenz verrät S. 25

Intelligence collective : un moteur essentiel de l'adaptation humaine p. 46



Swiss Academy
of Humanities
and Social Sciences

Generalsekretariat der SAGW

Generalsekretärin in Co-Leitung

Dr. Lea Haller

Generalsekretär in Co-Leitung

Dr. Beat Immenhauser

Leiter Personal und Finanzen

Tom Hertig

Wissenschaftliche Mitarbeiter:innen

Dr. Sara Elmer

Dr. Romaine Farquet

Christian Weibel

Julie Zingg

Kommunikation

Arnaud Gariépy

Stella Noack

Zélie Schaller

Marianne Stäger

Personal und Finanzen

Eva Bühler

Monika Hirschmann

Administration

Katrin Sproll

Marie Steck

Hilfsassistentin

Emilie Casale

Schweizerische Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften

Haus der Akademien

Laupenstrasse 7

Postfach

3001 Bern

sagw@sagw.ch

E-Mail an die Mitarbeiter:innen:

vorname.nachname@sagw.ch

Intelligenz: Der Faktor Mensch

*L'intelligence :
le facteur humain*

5 Editorial

Spotlight

8 Ding hat Geist

Joséphine Vodoz

10 Kriminologie im digitalen Zeitalter

Daniel Fink

13 Interview

«Es braucht Mut, sich öffentlich zu exponieren»

Marianne Stäger im Gespräch mit Friederike Vinzenz

16 Carte blanche

Sandro Cattacin

Dossier

INTELLIGENZ L'INTELLIGENCE

18 L'intelligence au Moyen Âge

Cédric Giraud

21 Interaktive Intelligenz

Ricky Wichum

25 Was die Künstliche über die menschliche Intelligenz verrät

Claus Beisbart

29 Künstliche Intelligenz ruft nach Sprachprofis

Daniel Perrin

32 Dummheit: Die andere Seite der Medaille

Lea Haller

37 L'intelligence de la main

Bernard N. Schumacher

40 Quand les émotions deviennent une forme d'intelligence

Marina Fiori

43 Intelligence et délinquance : deux chemins qui se croisent

Françoise Genillod-Villard et Muriel Schroeter

46 Intelligence collective : un moteur essentiel de l'adaptation humaine

Thomas Maillart

Série d'images : Howald Biberstein

57 Worte zur Wissenschaft
Mit Intelligenz zum Wörterbuch

Sandro Bachmann

Netzwerk Réseau

60 Interview

« Le vieillissement touche tous les aspects de la société »

Lea Haller en entretien avec Delphine Roulet Schwab

62 Ganztagesschulen in der Schweiz: Was denken die Eltern?

Sara Elmer

63 Early Career Award: Drei Preisträgerinnen

64 6 questions à Sandrine Vuilleumier

65 Charles Kleiber – ein Nachruf

Christoph Schäublin

66 Le mot de la fin

Célia De Pietro